

Préface d'Adolphe d'Avril

(1822-1904)

I.

Vers le VII^e siècle de notre ère, les Avars opprimaient cruellement les Slaves du Sud et menaçaient Constantinople. L'empereur grec Héraclius eut l'heureuse inspiration d'attirer, pour lui servir de rempart, quelques autres peuplades slaves alors établies sur le versant septentrional des Karpathes. A son appel, les Croates et les Serbes vinrent se fixer dans les pays qu'ils occupent encore aujourd'hui entre la mer Adriatique et le Danube. En même temps les Slaves occidentaux commençaient à secouer le joug des Avars sous la conduite d'un aventurier français, nommé Samo, natif de Sens, qui est connu par ses démêlés avec le roi Dagobert 1^{er}.

A partir de cette époque, les Avars cessèrent de menacer Constantinople ; mais les populations au milieu desquelles ils étaient établis ne furent délivrées du joug que deux siècles plus tard, lorsque Charlemagne vint détruire définitivement la domination avare.

Au milieu du XIV^e siècle, les Serbes, unis à quelques populations voisines, étaient devenus assez puissants pour inquiéter à leur tour les successeurs d'Héraclius dans la ville impériale.

Survinrent les Turcs. L'État serbe n'était pas de force à leur résister. En 1389, les chrétiens slaves éprouvèrent dans la plaine de Kossovo un immense désastre, dont ils ne se sont relevés qu'au commencement du XIX^e siècle. Le prince ou empereur serbe Lazare et le sultan des Turcs Mourad périrent tous les deux dans cette lutte suprême, dont les péripéties sont racontées diversement par les historiens.

II.

Le désastre de Kossovo avait frappé profondément l'imagination des Serbes il est devenu le principal aliment de leur poésie populaire. Comme toujours, cette poésie a transformé l'histoire en l'idéalisant. Les personnages réels ou fictifs qui figurent dans la légende ont pris des proportions réellement épiques. Lazare y représente la splendeur de la royauté. Son mobile est le sentiment exalté du devoir, la soumission à Dieu, le dévouement absolu. Sous ce rapport, il rappellerait plutôt les héros indiens, français, espagnols, que ceux de la Grèce ou de la Germanie.

Il y a, du reste, une analogie facile à saisir entre les chants relatifs à la bataille de Kossovo et notre *Chanson de Roland*, non seulement dans les caractères, mais

dans la trame même. Ainsi, à côté de Lazare, le Charlemagne serbe, figure son gendre, Milosch Obilitch, qui a beaucoup de rapports avec Roland. L'autre gendre de Lazare, Vouk Brankovitch, représente le traître liane de la geste française. Les beaux-frères sont ennemis; une querelle est survenue entre leurs femmes : des deux chefs sera le nœud de l'action sur les bords plats de la froide Sitniza, comme dans les gorges profondes des Pyrénées.

On ne trouvera pas dans le cycle de Kossovo, comme dans d'autres épopées, les splendides éclats d'une grandeur surhumaine, mais on y rencontrera l'élévation constante, la pureté, la profondeur des sentiments, la simplicité, la dignité et la grâce. Il ne faut pas chercher davantage dans ce cycle l'influence mythique et les traditions communes à toute la race indo-européenne, dont on reconnaît ailleurs les traces plus ou moins nettes.

La légende serbe est, sous une forme idéalisée et populaire, une chronique nationale et religieuse, comme les chants qui se rapportent au Cid Campéador ou à Guillaume au court nez, le héros chevaleresque du midi de la France. Ainsi que ce dernier, Lazare est placé officiellement parmi les saints : sa fête est indiquée au 15 juin, jour anniversaire du grand désastre de la chrétienté au XIV^e siècle. Il est à remarquer, du reste, que presque tous les grands hommes chez les Slaves sont des saints, eu du moins apparaissent à l'imagination des peuples avec une auréole de sainteté.

Sous une forme rapide et saisissante, sortie des entrailles mêmes de la nation, sous une forme pleine de simplicité et de grandeur, que cette simplicité et cette grandeur mêmes rendent accessible à tous, le souvenir de la bataille de Kossovo s'est conservé jusqu'à nos jours chez les Serbes depuis le Danube jusqu'à la mer Adriatique, aussi vivant, aussi frais, aussi poignant que si le désastre avait eu lieu hier. La domination turque, qui a duré plus de quatre cents ans, permettait-elle de l'oublier ?

Aujourd'hui encore, et nous en avons été témoin, des rhapsodes mendiants et le plus souvent aveugles, comme Homère, chantent aux paysans attentifs et émus le dévouement de Lazare, l'héroïsme de Milosch Obilitch, la trahison de Vouk Brankovitch. Dans leur vie nomade, ces rhapsodes ont visité tous les lieux consacrés par quelque souvenir national.

Après que l'harmonieux vieillard a abrégé la veille par des récits d'autrefois, les jeunes gens, qui ont encore les larmes aux yeux, s'écrient : « Vous avez été à Kossovo, père ! « vous y avez été ! »

Le lendemain, on déterre un vieux fusil, et la nation serbe verse son sang jusqu'à ce qu'elle ait reconquis l'indépendance perdue à Kossovo.

Le fait de cette transmission, déjà quatre fois séculaire, serait moins remarquable si les Serbes n'avaient pas de littérature proprement dite; mais ils ont vu fleurir dans la république de Raguse des poètes, des lettrés, qui leur ont donné une littérature classique justement appréciée de ceux qui ont pu lire, par exemple, le poème *d'Osman*. Eh bien, il n'en a pas été là-bas comme dans d'autres pays : la littérature n'y a pas tué la poésie populaire. Non seulement les vieilles productions relatives aux exploits et aux malheurs des ancêtres sont encore chantées sous l'ancienne forme, mais la forme de ces chants, qui est celle d'une épopée vraiment populaire, s'impose aussi aux poètes contemporains qui traitent les mêmes sujets; elle est devenue, en quelque sorte, sacramentelle, et ce serait presque une profanation d'appliquer aux triomphes ou aux désastres de la nation les procédés de la littérature artificielle. J'ai sous les yeux deux compositions modernes sur la bataille de Kossovo, l'une intitulée *Lazaritza*, l'autre *Chant sur la bataille de Kossovo, en 1389, cette année*

désastreuse. Ils sont écrits tous deux, surtout le premier, dans la forme des anciens chants et sur le même ton.

Il en est de même des chants destinés à célébrer des faits de guerre plus récents. Non seulement la forme antique a été conservée, mais le grand souvenir national de 1389 y est souvent rappelé. L'un des plus nouveaux de ces chants célèbre un succès remporté par les Serbes monténégrins sur les Turcs dans la plaine de Grahovo, en 1858. On dit d'un guerrier qu'il n'y a pas eu de héros pareil depuis Milosch Obilitch. Dans un discours que le sultan des Turcs adresse à son divan, il commence par rappeler la bataille de Kossovo. Enfin l'un de ces chants se termine ainsi :

Gloire à Dieu et au saint Sauveur !
Il n'était pas né en Serbie un Serbe
Capable de venger le glorieux Lazare,
Qui a péri dans la plaine de Kossovo!
Il n'en était pas né jusqu'au prince Daniel Péetrovitch
Qui venge le glorieux Lazare
A Grahovo, dans la plaine étendue.
Dieu et Notre-Dame fassent
Que la couronne échoie à son fils.

La légende est même entrée dans le domaine officiel de la politique. Voici, par exemple, ce qu'on lit dans une déclaration que les chefs monténégrins ont signée en 1803 : « S'il se trouvait au Monténégro un « homme, un village, une tribu, un district, qui, ostensiblement ou secrètement, trahisse la patrie, nous le vouons unanimement à l'éternelle malédiction, ainsi que Judas, qui a trahi le Seigneur Dieu, et l'infâme Vouk Brankovitch, qui, en trahissant les Serbes à Kossovo, s'attira la malédiction des peuples et se priva de la miséricorde divine. » C'est ainsi que, pendant le moyen âge occidental, Gane, le traître de la Chanson de Roland, est honni à la suite de Judas, de Caïphe et de Pilate.

IV.

Si j'entreprends à mon tour¹ d'appeler l'attention des étrangers sur la poésie épique des Serbes, je n'ai pas obéi à une simple fantaisie d'artiste. Ce n'est pas seulement pour acquitter la dette d'un voyageur qui s'est assis au foyer serbe et qui y a été cordialement accueilli. Mais j'ai ressenti, comme Français, un attrait particulier à fouiller d'une main curieuse et sympathique dans le passé héroïque d'une population qui a entendu retentir le nom de la France à tous les moments solennels de sa tragique histoire. Nos relations, en effet, ne se sont pas arrêtées aux temps où Samo électrisait les Slaves occidentaux, où Charlemagne saccageait les rings des Avars oppresseurs.

Les Croates se plaisent quelquefois à rattacher leur renaissance au séjour des Français en Illyrie, et Napoléon Ier a donné un sabre à Tserny-Georges, le premier libérateur des Serbes. En 1803, un officier français, nommé Félix de Laprade, amenait à Paris le neveu du vladika du Monténégro pour nouer des relations avec l'Empereur, mais bientôt, faute de s'entendre, il éclatait une lutte malheureuse et

impolitique autour de Cattaro et de Raguse. Les chants populaires en retracent quelques épisodes, où les ennemis momentanés des Monténégrins sont loués pour leur valeur et leur générosité.

En 1857, le prince Daniel, en venant lui même à Paris, ravivait dans le Monténégro le nom de la France. L'année suivante, les montagnards remportaient cette victoire de Grahovo, dont nous avons déjà parlé. Un Français, secrétaire du prince, contribuait au succès de la journée, dont les résultats étaient assurés par la présence, à Raguse, de deux vaisseaux français. Quelques personnes comprendront l'émotion que j'ai éprouvée en retrouvant dans un chant populaire des bords de la mer Adriatique le nom de Henri Delarue.

Voici deux fragments de ce chant :

Le lendemain, quand le jour apparut,
Le voïévode Mirko est sorti de bonne heure.
Il regarde les morts et les blessés.
Il fait aussitôt enterrer les morts,
Et il envoie les blessés à Grahovo.
Puis il appelle un faucon gris,
Du nom de Henri Delarue,
Qui était de la ville de Paris,
Et secrétaire de l'illustre prince :
« Delarue, mon faucon gris ,
« Pars, va au camp turc ;
« Salue de ma part les deux pachas impériaux.
« Qu'ils viennent se rendre à moi,
« Et qu'ils me livrent les canons impériaux ,
« Ainsi que les autres armes brillantes.
« Donne-leur alors ma foi puissante
« Qu'il ne sera rien fait à leur vie.
« Mais, s'ils ne veulent pas se rendre
« Et me livrer les armes impériales,
« Donne-leur ma foi puissante
« Que demain je tomberai sur eux
« Et massacrerai tous les Turcs sous le sabre. »
Quand le Français a compris ces paroles,
Le héros saute sur ses pieds légers,
Va droit au camp turc,
Sous la tente où les pachas sont assis.
Le Français leur souhaite le bonjour.
Les deux pachas le saluent au nom de Dieu.
Delarue alors leur dit :
« Salut à vous, de la part du voïévode Mirko
« Il vous somme tous deux de vous rendre à lui,
« De livrer les canons impériaux
« Et les autres armes brillantes.
« Il vous renverra alors sains et saufs;
« Mais, si vous ne voulez pas vous rendre,
« Il vous donne sa foi puissante
« Qu'il tombera sur vous demain,

« Et tuera toute l'armée sous le sabre.
« Et moi aussi, je vous dis de vous rendre à Mirko,
« Pour que vous ne perdiez pas l'armée impériale;
« Car, vous, Turcs, vous ne pouvez vous défendre.
« Voyez-vous, de toute part, dans le Monténégro,
« Que toutes les routes vous sont coupées,
« Et que toutes les sources vives sont occupées ?
Férouk-Pacha est disposé à consentir ;
Mais le héros Kadri-Pacha ne veut pas :
« Delarue, de la ville de Paris,
« Salue de ma part le voïévode Mirko.
« Je préférerais perdre la tête
« Que de livrer les armes impériales
« Et retourner à Constantinople déshonoré.
Delarue est retourné en arrière ;
Il dit tout au voïévode Mirko...

Voici une lettre que le prince Daniel, alors régnant, écrit à son frère Mirko après la victoire :

« Salut à toi, voïévode Mirko ,
« Et à chaque guerrier !
« Ramène l'armée, viens au Monténégro,
« Car il n'y a plus de guerre.
« A nous un bon secours vient
« De la Russie et de la terre française ;
« Ce sont justement quatre grands vaisseaux :
« Chacun porte plus de cent canons ;
« Sur eux sont des héros puissants.
« De la Russie le puissant capitaine
« A nom Théodore Iouschkovitch,
« Et celui de la France a nom De la Gravière.
« Ils sont arrêtés sous la ville de Raguse.
« Ils ne nous permettent pas de combattre davantage,
« Ni de poursuivre l'armée du sultan. »

V.

Les chants relatifs à la bataille de Kossovo sont des pièces détachées, et même de simples fragments qui ne se relient pas d'eux-mêmes les uns aux autres : telles furent les premières cantilènes qui ont précédé nos chansons de geste. Le travail que j'ai entrepris est celui de la rhapsodie; j'ai essayé, suivant l'expression grecque, de coudre ces fragments pour en faire un tout. Il n'y a rien d'ajouté au fond ni de changé dans la forme : j'ai seulement extrait quelques vers d'une pièce pour les intercaler dans une autre, afin de ne pas perdre un trait intéressant, tout en évitant une répétition oiseuse.

La traduction est faite vers par vers, et aussi rigoureusement que possible. J'ai manqué quelquefois aux règles ordinaires de la versification française, quand j'y étais forcé, pour rester fidèle au texte serbe.

Le vers de dix pieds que j'ai employé est celui de nos grandes chansons de geste, et en particulier de la Chanson de Roland.

Ce mode m'a paru d'autant mieux approprié ici, que le vers serbe est aussi décasyllabique avec une césure après le quatrième pied, et qu'il n'est pas rimé régulièrement. Les vers suivants montreront combien on peut se tenir près du texte par ce genre de traduction :

fala Bogou, — fala istinome!
Merci à Dieu, — merci au Véritable!
Ch'nima pije - otats Dimitrije
Avec eux boit — le père Dimitri.

¹ Voir les publications de Talvi, d'Elisa Voïart, de Dozon, de Dora d'Istria, le tome Ier du Cours de littératures slaves de Mickiewicz, et les Études contemporaines sur l'Allemagne et le: pays slaves, par E. Laboulaye.